

— C'est qu'on ne m'a rien appris, et que je n'en suis pas plus ignorant. S'ils ont de l'esprit, ils feront comme moi ; s'ils sont sots, ce que je leur apprendrais ne les rendrait que plus sots... »

Si vous rencontrez jamais cet original, il n'est pas nécessaire de le connaître pour l'aborder. Entraînez-le dans un cabaret, dites-lui votre affaire, proposez-lui de vous suivre à vingt lieues, il vous suivra ; après l'avoir employé, renvoyez-le sans un sou ; il s'en retournera satisfait.

Avez-vous entendu parler d'un certain Prémontval¹ qui donnait à Paris des leçons publiques de mathématiques ? C'était son ami... Mais Jacques et son maître se sont peut-être rejoints : voulez-vous que nous allions à eux, ou rester avec moi ?... Gousse et Prémontval tenaient ensemble l'école. Parmi les élèves qui s'y rendaient en foule, il y avait une jeune fille appelée M^{lle} Pigeon², la fille de cet habile artiste qui a construit ces deux beaux planisphères qu'on a transportés du Jardin du roi dans les salles de l'Académie des sciences. M^{lle} Pigeon allait là tous les matins avec son portefeuille sous le bras et son étui de mathématiques

1. Prémontval (Pierre Le Guay de), fils d'un vieux commissaire de quartier de Paris, naquit à Charenton en 1716. Il enseignait les mathématiques vers 1740. Après qu'il eut enlevé M^{lle} Pigeon, il passa en Suisse, puis à Berlin, y vécut pauvrement quoique membre de l'Académie, et y mourut en 1764. A Paris, il faisait des conférences. Il est assez gai de voir Crébillon fils, comme censeur, donner son approbation au *Discours sur l'utilité des mathématiques* ou à celui *sur la Nature du nombre*.

2. Pigeon (Marie-Anne-Victoire), femme de Prémontval, née à Paris en 1724, mourut à Berlin en 1767, peu de temps après son mari. Elle était Jectrice de la princesse Henri de Prusse. Elle a publié en 1750 : *Mémoires sur la vie de Jean Pigeon ou le Mécaniste philosophe*, ouvrage obscur sur les idées de son père.

dans son manchon. Un des professeurs, Prémontval, devint amoureux de son écolière, et tout à travers les propositions sur les solides inscrits à la sphère, il y eut un enfant de fait. Le père Pigeon n'était pas homme à entendre patiemment la vérité de ce corollaire. La situation des amants devient embarrassante, ils en confèrent ; mais n'ayant rien, mais rien du tout, quel pouvait être le résultat de leurs délibérations ? Ils appellent à leur secours l'ami Gousse. Celui-ci, sans mot dire, vend tout ce qu'il possède, linge, habits, machines, meubles, livres ; fait une somme, jette les deux amoureux dans une chaise de poste, les accompagne à franc étrier jusqu'aux Alpes ; là, il vide sa bourse du peu d'argent qui lui restait, le leur donne, les embrasse, leur souhaite un bon voyage, et s'en revient à pied demandant l'aumône jusqu'à Lyon, où il gagna, à peindre les parois d'un cloître de moines, de quoi revenir à Paris sans mendier. — Cela est très beau. — Assurément ! et d'après cette action héroïque vous croyez à Gousse un grand fond de morale ? Eh bien ! détrompez-vous, il n'en avait pas plus qu'il n'y en a dans la tête d'un brochet. — Cela est impossible. — Cela est. Je l'avais occupé. Je lui donne un mandat de quatre-vingts livres sur mes commettants ; la somme était écrite en chiffres ; que fait-il ? Il ajoute un zéro, et se fait payer huit cents livres. — Ah ! l'horreur ! — Il n'est pas plus malhonnête quand il me vole, qu'honnête quand il se dépouille pour un ami ; c'est un original sans principes. Ces quatre-vingts francs ne lui suffisaient pas, avec un trait de plume il s'en procurait huit cents dont il avait besoin. Et les livres précieux dont il me fait présent ? Qu'est-ce que ces livres ?... — Mais Jacques et son maître ? Mais les

amours de Jacques ? Ah ! lecteur, la patience avec laquelle vous m'écoutez me prouve le peu d'intérêt que vous prenez à mes deux personnages, et je suis tenté de les laisser où ils sont... J'avais besoin d'un livre précieux, il me l'apporte ; quelque temps après j'ai besoin d'un autre livre précieux, il me l'apporte encore ; je veux les payer, il en refuse le prix. J'ai besoin d'un troisième livre précieux. « Pour celui-ci, dit-il, vous ne l'aurez pas, vous avez parlé trop tard : mon docteur de Sorbonne est mort.

— Et qu'a de commun la mort de votre docteur de Sorbonne avec le livre que je désire ? Est-ce que vous avez pris les deux autres dans sa bibliothèque ?

— Assurément !

— Sans son aveu ?

— Eh ! qu'en avais-je besoin pour exercer une justice distributive ? Je n'ai fait que déplacer ces livres pour le mieux, en les transférant d'un endroit où ils étaient inutiles, dans un autre où l'on en ferait un bon usage. » Et prononcez après cela sur l'allure des hommes ! Mais c'est l'histoire de Gousse avec sa femme qui est excellente... Je vous entends ; vous en avez assez, et votre avis serait que nous allussions rejoindre nos deux voyageurs. Lecteur, vous me traitez comme un automate, cela n'est pas poli ; dites les amours de Jacques, ne dites pas les amours de Jacques ;... je veux que vous me parliez de l'histoire de Gousse ; j'en ai assez... Il faut sans doute que j'aie quelquefois à votre fantaisie ; mais il faut que j'aie quelquefois à la mienne, sans compter que tout auditeur qui me permet de commencer un récit s'engage d'en entendre la fin.

Je vous ai dit premièrement : or, dire un premièrement, c'est annoncer au moins un secondement. Se-

condement donc... Écoutez-moi, ne m'écoutez pas, je parlerai tout seul... Le capitaine de Jacques et son camarade pouvaient être tourmentés d'une jalousie violente et secrète : c'est un sentiment que l'a. vitié n'éteint pas toujours. Rien de si difficile à pardonner que le mérite. N'appréhendaient-ils pas un passe-droit, qui les aurait également offensés tous deux ? Sans s'en douter, ils cherchaient d'avance à se délivrer d'un concurrent dangereux, ils se tâtaient pour l'occasion à venir. Mais comment avoir cette idée de celui qui cède si généreusement son commandement de place à son ami indigent ? Il le cède, il est vrai ; mais s'il en eût été privé, peut-être l'eût-il revendiqué à la pointe de l'épée. Un passe-droit entre les militaires, s'il n'honore pas celui qui en profite, déshonore son rival. Mais laissons tout cela, et disons que c'était leur coin de folie. Est-ce que chacun n'a pas le sien ? Celui de nos deux officiers fut pendant plusieurs siècles celui de toute l'Europe ; on l'appelait l'esprit de chevalerie. Toute cette multitude brillante, armée de pied en cap, décorée de diverses livrées d'amour, caracolant sur des palefrois, la lance au poing, la visière haute ou baissée, se regardant fièrement, se mesurant de l'œil, se menaçant, se renversant sur la poussière, jonchant l'espace d'un vaste tournoi des éclats d'armes brisées, n'était que des amis jaloux du mérite en vogue. Ces amis, au moment où ils tenaient leurs lances en arrêt, chacun à l'extrémité de la carrière, et qu'ils avaient pressé de l'aiguillon les flancs de leurs coursiers, devenaient les plus terribles ennemis ; ils fondaient les uns sur les autres avec la même fureur qu'ils auraient portée sur un champ de bataille. Eh bien ! nos deux officiers n'étaient que deux paladins, nés de nos jours, avec les mœurs des anciens.

Chaque vertu et chaque vice se mor'trent et passent de mode. La force du corps eut son temps, l'adresse aux exercices eut le sien. La bravoure est tantôt plus, tantôt moins considérée; plus elle est commune, moins on en est vain, moins on en fait l'éloge. Suivez les inclinations des hommes, et vous en remarquerez qui semblent être venus au monde trop tard; ils sont d'un autre siècle. Et qu'est-ce qui empêcherait de croire que nos deux militaires avaient été engagés dans ces combats journaliers et périlleux par le seul désir de trouver le côté faible de son rival et d'obtenir la supériorité sur lui? Les duels se répètent dans la société sous toutes sortes de formes, entre des prêtres, entre des magistrats, entre des littérateurs, entre des philosophes; chaque état a sa lance et ses chevaliers, et nos assemblées les plus respectables, les plus amusantes, ne sont que de petits tournois où quelquefois on porte des livrées de l'amour dans le fond de son cœur, sinon sur l'épaule. Plus il y a d'assistants, plus la joute est vive; la présence de femmes y pousse la chaleur et l'opiniâtreté à toute outrance, et la honte d'avoir succombé devant elles ne s'oublie guère.

Et Jacques?... Jacques avait franchi les portes de la ville, traversé les rues aux acclamations des enfants, et atteint l'extrémité d'un faubourg opposé, où son cheval, s'élançant dans une petite porte basse, il y eut entre le linteau de cette porte et la tête de Jacques un choc terrible dans lequel il fallait que le linteau fût déplacé ou Jacques renversé en arrière; ce fut, comme on pense bien, le dernier qui arriva. Jacques tomba, la tête fendue et sans connaissance. On le ramasse, on le rappelle à la vie avec des eaux spiritueuses; je crois même qu'il fut saigné par le maître de la maison. — Cet homme

était donc chirurgien ! — Non. Cependant son maître était arrivé et demandait de ses nouvelles à tous ceux qu'il rencontrait. « N'auriez-vous point aperçu un grand homme sec, monté sur un cheval pie ? »

— Il vient de passer, il allait comme si le diable l'eût emporté ; il doit être arrivé chez son maître.

— Et qui est son maître ?

— Le bourreau.

— Le bourreau !

— Oui, car ce cheval est le sien.

— Où demeure le bourreau ?

— Assez loin, mais ne vous donnez pas la peine d'y aller, voilà ses gens qui vous apportent apparemment l'homme sec que vous demandez, et que nous avons pris pour un de ses valets... »

Et qui est-ce qui parlait ainsi avec le maître de Jacques ? c'était un aubergiste à la porte duquel il s'était arrêté, il n'y avait pas à se tromper : il était court et gros comme un tonneau ; en chemise retroussée jusqu'aux coudes ; avec un bonnet de coton sur la tête, un tablier de cuisine autour de lui et un grand couteau à son côté. « Vite, vite, un lit pour ce malheureux, lui dit le maître de Jacques, un chirurgien, un médecin, un apothicaire... » Cependant on avait déposé Jacques à ses pieds, le front couvert d'une épaisse et énorme compresse, et les yeux fermés. « Jacques ? Jacques ? »

— Est-ce vous, mon maître ?

— Oui, c'est moi ; regarde-moi donc.

— Je ne saurais.

— Qu'est-ce donc qu'il t'est arrivé ?

— Ah ! le cheval ! le maudit cheval ! je vous dirai tout cela demain, si je ne meurs pas pendant la nuit. »

Tandis qu'on le transportait et qu'on le montait à sa chambre, le maître dirigeait la marche et criait : « Prenez garde, allez doucement ; doucement, mordieu ! vous allez le blesser. Toi, qui le tiens par les jambes, tourne à droite ; toi qui lui tiens la tête, tourne à gauche. » Et Jacques disait à voix basse : « Il était donc écrit là-haut !... »

A peine Jacques fut-il couché qu'il s'endormit profondément. Son maître passa la nuit à son chevet, lui tâtant le pouls et humectant sans cesse sa compresse avec de l'eau vulnérable. Jacques le surprit à son réveil dans cette fonction et lui dit : « Que faites-vous là ? »

LE MAÎTRE

Je te veille. Tu es mon serviteur quand je suis malade ou bien portant ; mais je suis le tiens quand tu te portes mal.

JACQUES

Je suis bien aise de savoir que vous êtes humain ; ce n'est pas trop la qualité des maîtres envers leurs valets.

LE MAÎTRE

Comment va la tête ?

JACQUES

Aussi bien que la solive contre laquelle elle a lutté.

LE MAÎTRE

Prends ce drap entre tes dents et secoue fort...
Qu'as-tu senti ?

JACQUES

Rien ; la cruche me paraît sans fêlure.

LE MAÎTRE

Tant mieux. Tu veux te lever, je crois ?

JACQUES

Et que voulez-vous que je fasse là ?

LE MAÎTRE

Je veux que tu te reposes.

JACQUES

Mon avis, à moi, est que nous déjeunions et que nous partions.

LE MAÎTRE

Et le cheval ?

JACQUES

Je l'ai laissé chez son maître, honnête homme, galant homme, qui l'a repris pour ce qu'il nous l'a vendu.

LE MAÎTRE

Et cet honnête homme, ce galant homme, sais-tu qui il est ?

JACQUES

Non.

LE MAÎTRE

Je te le dirai quand nous serons en route.

JACQUES

Et pourquoi pas à présent ? Quel mystère y a-t-il à cela.

LE MAÎTRE

Mystère ou non, quelle nécessité y a-t-il de te l'apprendre dans ce moment ou dans un autre ?

JACQUES

Aucune.

LE MAÎTRE

Mais il te faut un cheval.

JACQUES

L'hôte de cette auberge ne demandera peut-être pas mieux que de nous céder un des siens.

LE MAÎTRE

Dors encore un moment, et je vais voir à cela.

Le maître de Jacques descend, ordonne le déjeuner, achète un cheval, remonte et trouve Jacques habillé. Ils ont déjeuné et les voilà partis ; Jacques protestant qu'il était malhonnête de s'en aller sans avoir fait une visite de politesse au citoyen à la porte duquel il s'était presque assommé et qui l'avait si obligeamment secouru ; son maître le tranquillisant sur sa délicatesse par l'assurance qu'il avait bien récompensé ses satellites qui l'avaient apporté à l'auberge ; Jacques prétendant que l'argent donné aux serviteurs ne l'acquittait pas avec leur maître ; que c'était ainsi que l'on inspirait aux hommes le regret et le dégoût de la bienfaisance, et que l'on se donnait à soi-même un air d'in-

gratitude. « Mon maître, j'entends tout ce que cet homme dit de moi parce que je dirais de lui, s'il était à ma place et moi à la sienne... »

Ils sortaient de la ville lorsqu'ils rencontrèrent un homme grand et vigoureux, le chapeau bordé sur la tête, l'habit galonné sur toutes les tailles, allant seul si vous en exceptez deux grands chiens qui le précédaient. Jacques ne l'eut pas plutôt aperçu que descendre de cheval, s'écrier : « c'est lui ! » et se jeter à son cou, fut l'affaire d'un instant. L'homme aux deux chiens paraissait très embarrassé des caresses de Jacques, le repoussait doucement, et lui disait : « Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

— Eh non ! je vous dois la vie, et je ne saurais trop vous en remercier.

— Vous ne savez pas qui je suis.

— N'êtes-vous pas le citoyen officieux qui m'a secouru, qui m'a saigné et qui m'a pansé, lorsque mon cheval...

— Il est vrai.

— N'êtes-vous pas le citoyen honnête qui a repris ce cheval pour le même prix qu'il me l'avait vendu ?

— Je le suis. » Et Jacques de le réembrasser sur une joue et sur l'autre, et son maître de sourire, et les deux chiens debout, le nez en l'air et comme émerveillés d'une scène qu'ils voyaient pour la première fois. Jacques, après avoir ajouté à ses démonstrations de gratitude, force révérences, que son bienfaiteur ne lui rendait pas, et force souhaits qu'on recevait froidement, remonte sur son cheval, et dit à son maître : « J'ai la plus profonde vénération pour cet homme que vous devez me faire connaître »

LE MAÎTRE

Et pourquoi, Jacques, est-il vénérable à vos yeux?

JACQUES

C'est que n'attachant, aucune importance aux services qu'il rend, il faut qu'il soit naturellement officieux et qu'il ait une longue habitude de bienfaisance.

LE MAÎTRE

Et à quoi jugez-vous cela?

JACQUES

A l'air indifférent et froid avec lequel il a reçu mon remerciement; il ne me salue point, il ne me dit pas un mot, il semble me méconnaître, et peut-être à présent se dit-il en lui-même avec un sentiment de mépris : il faut que la bienfaisance soit fort étrangère à ce voyageur, et que l'exercice de la justice lui soit bien pénible, puisqu'il en est si touché... Qu'est-ce qu'il y a donc de si absurde dans ce que je vous dis, pour vous faire rire de si bon cœur !... Quoi qu'il en soit, dites-moi le nom de cet homme, afin que je le mette sur mes tablettes.

LE MAÎTRE

Très volontiers; écrivez.

JACQUES

Dites.

LE MAÎTRE

Écrivez : l'homme auquel je porte la plus profonde vénération...

JACQUES

La plus profonde vénération...

LE MAÎTRE

Est...

JACQUES

Est...

LE MAÎTRE

Le bourreau de ***

JACQUES

Le bourreau !

LE MAÎTRE

Oui, oui, le bourreau.

JACQUES

Pourriez-vous me dire où est le sel de cette plaisanterie ?

LE MAÎTRE

Je ne plaisante point. Suivez les chaînons de votre gourmette. Vous avez besoin d'un cheval, le sort vous adresse à un passant, et ce passant, c'est un bourreau. Ce cheval vous conduit deux fois entre des fourches patibulaires ; la troisième, il vous dépose chez un bourreau ; là vous tombez sans vie ; de là on vous apporte, où ? dans une auberge, un gîte, un asile commun. Jacques, savez-vous l'histoire de la mort de Socrate ?

JACQUES

Non.

LE MAÎTRE

C'était un sage d'Athènes. Il y a longtemps que le rôle de sage est dangereux parmi les fous. Ses concitoyens le condamnèrent à boire la ciguë. Eh bien ! Socrate fit comme vous venez de faire ; il en usa avec le

bourreau, qui lui présenta la ciguë aussi poliment que vous. Jacques, vous êtes une espèce de philosophe, convenez-en. Je sais bien que c'est une race d'hommes odieuse aux grands, devant lesquels ils ne fléchissent ni sur le genou ; aux magistrats, protecteurs par état des préjugés qu'ils poursuivent ; aux prêtres, qui les voient rarement au pied de leur autel ; aux poètes, gens sans principes et qui regardent sottement la philosophie comme la cognée des beaux-arts. sans compter que ceux même d'entre eux qui se sont exercés dans le genre odieux de la satire, n'ont été que des flatteurs ; aux peuples, de tout temps les esclaves des tyrans qui les oppriment, des fripons qui les trompent, et des bouffons qui les amusent. Ainsi je connais, comme vous voyez, tout le péril de votre profession et toute l'importance de l'aveu que je vous demande ; mais je n'abuserai pas de votre secret. Jacques, mon ami, vous êtes un philosophe, j'en suis fâché pour vous ; et s'il est permis de lire dans les choses présentes celles qui doivent arriver un jour, et si ce qui est écrit là-haut se manifeste quelquefois aux hommes longtemps avant l'événement, je présume que votre mort sera philosophique, et que vous recevrez le lacet d'aussi bonne grâce que Socrate reçut la coupe de la ciguë.

JACQUES

Mon maître, un prophète ne dirait pas mieux ; mais heureusement...

LE MAÎTRE

Vous n'y croyez pas trop ; ce qui achève de donner de la force à mon pressentiment.

JACQUES

Et vous, Monsieur, y croyez-vous ?

LE MAÎTRE

J'y crois ; mais je n'y croirais pas que ce serait sans conséquence.

JACQUES

Et pourquoi ?

LE MAÎTRE

C'est qu'il n'y a du danger que pour ceux qui parlent ; et moi je me tais.

JACQUES

Et aux pressentiments ?

LE MAÎTRE

J'en ris, mais j'avoue que c'est en tremblant. Il y en a qui ont un caractère si frappant ! On a été bercé de ces contes-là de si bonne heure ! Si vos rêves s'étaient réalisés cinq ou six fois, et qu'il vous arrivât de rêver que votre ami est mort, vous iriez bien vite le matin chez lui pour savoir ce qui en est. Mais les pressentiments dont il est impossible de se défendre, ce sont surtout ceux qui se présentent au moment où la chose se passe loin de nous, et qui ont un air symbolique.

JACQUES

Vous êtes quelquefois si profond et si sublime que je ne vous entends pas. Ne pourriez-vous pas m'éclaircir cela par un exemple ?

LE MAÎTRE

Rien de plus aisé. Une femme vivait à la campagne avec son mari octogénaire et attaqué de la pierre. Le mari quitte sa femme et vient à la ville se faire opérer. La veille de l'opération, il écrit à sa femme : « À l'heure

où vous recevrez cette lettre, je serai sous le bistouri du frère Cosme... » Tu connais ces anneaux de mariage qui se séparent en deux parties, sur chacune desquelles les noms de l'époux et de sa femme sont gravés. Eh bien, cette femme en avait un pareil au doigt, lorsqu'elle ouvrit la lettre de son mari. A l'instant, les deux moitiés de cet anneau se séparent; celle qui portait son nom reste à son doigt; celle qui portait le nom de son mari tombe brisée sur la lettre qu'elle lisait... Dis-moi, Jacques, crois-tu qu'il y ait de tête assez forte, d'âme assez ferme pour n'être pas plus ébranlée d'un pareil incident, et dans une circonstance pareille? Aussi cette femme en pensa mourir. Ses transes durèrent jusqu'au jour de la poste suivante par laquelle son mari lui écrivit que l'opération s'était faite heureusement, qu'il était hors de tout danger, et qu'il se flattait de l'embrasser avant la fin du mois.

JACQUES

Et l'embrassa-t-il en effet?

LE MAÎTRE

Oui.

JACQUES

Je vous ai fait cette question, parce que j'ai remarqué plusieurs fois que le destin était cauteleux. On lui dit au premier moment qu'il en aura menti, et il se trouve au second moment qu'il a dit vrai. Ainsi donc, Monsieur, vous me croyez dans le cas du pressentiment symbolique; et, malgré vous, vous me croyez menacé de la mort du philosophe?

LE MAÎTRE

Je ne saurais te le dissuader ; mais, pour écarter cette triste idée, ne pourrais-tu pas ?

JACQUES

Reprendre l'histoire de mes amours?...

Jacques reprit l'histoire de ses amours. Nous l'avions laissé, je crois, avec le chirurgien.

LE CHIRURGIEN

J'ai peur qu'il n'y ait de la besogne à votre genou pour plus d'un jour.

JACQUES

Il y en aura tout juste pour tout le temps qui est écrit là-haut, qu'importe ?

LE CHIRURGIEN

A tant par jour pour le logement, la nourriture et mes soins, cela fera une somme.

JACQUES

Docteur, il ne s'agit pas de la somme pour tout ce temps ; mais combien par jour.

LE CHIRURGIEN

Vingt-cinq sous, serait-ce trop ?

JACQUES

Beaucoup trop ; allons, docteur, je suis un pauvre diable : ainsi réduisons la chose à la moitié, et avisez le plus promptement que vous pourrez à me faire transporter chez vous.

LE CHIRURGIEN

Douze sous et demi, ce n'est guère ; vous mettrez bien les treize sous ?

JACQUES

Douze sous et demi, treize sous... Tôpe.

LE CHIRURGIEN

Et vous payerez tous les jours ?

JACQUES

C'est la condition.

LE CHIRURGIEN

C'est que j'ai une diable de femme qui n'entend pas raillerie, voyez-vous.

JACQUES

Eh ! docteur, faites-moi transporter bien vite auprès de votre diable de femme.

LE CHIRURGIEN

Un mois à treize sous par jour, c'est dix-neuf livres dix sous. Vous mettrez bien vingt francs ?

JACQUES

Vingt francs, soit.

LE CHIRURGIEN

Vous voulez être bien nourri, bien soigné, promptement guéri. Outre la nourriture, le logement et les soins, il y aura peut-être les médicaments, il y aura des linges, il y a...

JACQUES

Après ?

LE CHIRURGIEN

Ma foi, le tout vaudra bien vingt-quatre francs.

JACQUES

Va pour vingt-quatre francs ; mais sans queue.

LE CHIRURGIEN

Un mois à vingt-quatre francs; deux mois, cela fera quarante-huit livres; trois mois, cela fera soixante et douze. Ah! que la doctoresse serait contente, si vous pouviez lui avancer, en entrant, la moitié de ces soixante et douze livres!

JACQUES

J'y consens.

LE CHIRURGIEN

Elle serait bien plus contente encore...

JACQUES

Si je payais le quartier? Je le payerai.

Jacques ajouta : Le chirurgien alla retrouver mes hôtes, les prévint de notre arrangement, et un moment après, l'homme, la femme et les enfants se rassemblèrent autour de mon lit avec un air serein; ce furent des questions sans fin sur ma santé et sur mon genou, des éloges sur le chirurgien leur compère et sa femme, des souhaits à perte de vue, la plus belle affabilité, un intérêt! un empressement à me servir! Cependant le chirurgien ne leur avait pas dit que j'avais quelque argent, mais ils connaissaient l'homme! il me prenait chez lui, et ils le savaient. Je payai ce que je devais à ces gens; je fis aux enfants de petites largesses, que leurs père et mère ne laissèrent pas longtemps entre leurs mains. C'était le matin. L'hôte partit pour s'en aller aux champs, l'hôtesse prit sa hotte sur ses épaules et s'éloigna; les enfants, attristés et mécontents d'avoir été spoliés, disparurent, et quand il fut question de me tirer de mon grabat, de me vêtir et de m'ar-

ranger sur mon brancard, il ne se trouva personne que le docteur qui se mit à crier à tue-tête et que personne n'entendit.

LE MAÎTRE

— Jacques, qui aime à se parler à lui-même, se disait apparemment : Ne payez jamais d'avance, si vous ne voulez pas être mal servi.

JACQUES

— Non, mon maître ; ce n'était pas le temps de moraliser, mais bien celui de s'impatienter et de jurer. Je m'impatientai, je jurai, je fis de la morale ensuite ; et tandis que je moralisais, le docteur, qui m'avait laissé seul, revint avec deux paysans qu'il avait loués pour mon transport et à mes frais, ce qu'il ne me laissa pas ignorer. Ces hommes me rendirent tous les soins préliminaires à mon installation sur l'espèce de brancard qu'on me fit avec un matelas étendu sur des perches.

LE MAÎTRE

Dieu soit loué ! te voilà dans la maison du chirurgien, et amoureux de la femme ou de la fille du docteur.

JACQUES

Je crois, mon maître, que vous vous trompez.

LE MAÎTRE

Et tu crois que je passerai trois mois dans la maison du docteur avant que d'avoir entendu le premier mot de tes amours ? Ah ! Jacques, cela ne se peut. Fais-moi grâce, je te prie, et de la description de la maison, et du caractère du docteur, et de l'humeur de la doctresse, et des progrès de ta guérison ; saute, saute par-dessus tout cela. Au fait ! allons au fait ! Voilà ton

genou à peu près guéri, te voilà assez bien portant, et tu aimes.

JACQUES

J'aime donc, puisque vous êtes si pressé.

LE MAÎTRE

Et qui aimes-tu ?

JACQUES

Une grande brune de dix-huit ans, faite au tour, grands yeux noirs, petite bouche vermeille, beaux bras, jolies mains... Ah ! mon maître, les jolies mains !... C'est que ces mains-là...

LE MAÎTRE

Tu crois encore les tenir.

JACQUES

C'est que vous les avez prises et tenues plus d'une fois à la dérobée, et qu'il n'a dépendu que d'elles que vous n'en ayez fait tout ce qu'il vous plairait.

LE MAÎTRE

Ma foi, Jacques, je ne m'attendais pas à celui-là.

JACQUES

Ni moi non plus.

LE MAÎTRE

J'ai beau rêver, je ne me rappelle ni grande brune, ni jolies mains : tâche de t'expliquer.

JACQUES

J'y consens ; mais c'est à la condition que nous reviendrons sur nos pas et que nous rentrerons dans la maison du chirurgien.

LE MAÎTRE

Crois-tu que cel- soit écrit là-haut ?

JACQUES

C'est vous qui me l'allez apprendre ; mais il est écrit ici-bas que *chi va piano va sano*.

LE MAÎTRE

Et que *chi va sano va lontano* ; et je voudrais bien arriver.

JACQUES

Eh bien ! qu'avez-vous résolu ?

LE MAÎTRE

Ce que tu voudras.

JACQUES

En ce cas, nous revoilà chez le chirurgien ; et il était écrit là-haut que nous y reviendrions. Le docteur, sa femme et ses enfants se concertèrent si bien pour épuiser ma bourse par toutes sortes de petites rapines, qu'ils y eurent bientôt réussi. La guérison de mon genou paraissait bien avancée sans l'être, la plaie était refermée à peu de choses près, je pouvais sortir à l'aide d'une béquille, et il me restait encore dix-huit francs. Pas de gens qui aiment plus à parler que les bègues, pas de gens qui aiment plus à marcher que les boiteux. Un jour d'automne, une après-dinée qu'il faisait beau, je projetai une longue course ; du village que j'habitais au village voisin, il y avait environ deux lieues.

LE MAÎTRE

Et ce village s'appelait ?

JACQUES

Si je vous le nommais, vous sauriez tout. Arrivé là, j'entrai dans un cabaret, je me reposai, je me rafraîchis. Le jour commençait à baisser, et je me disposai à regagner le gîte, lorsque, de la maison où j'étais, j'entendis une femme qui poussait les cris les plus aigus. Je sortis; on s'était attroupé autour d'elle. Elle était à terre, elle s'arrachait les cheveux; elle disait, en montrant les débris d'une grande cruche : « Je suis ruinée, je suis ruinée pour un mois; pendant ce temps qui est-ce qui nourrira mes pauvres enfants? Cet intendant, qui a l'âme plus dure qu'une pierre, ne me fera pas grâce d'un sou. Que je suis malheureuse! Je suis ruinée! je suis ruinée!... » Tout le monde la plaignait; je n'entendais autour d'elle que : « la pauvre femme! » mais personne ne mettait la main dans la poche. Je m'approchai brusquement et lui dis : « Ma bonne, qu'est-ce qui vous est arrivé? — Ce qui m'est arrivé! est-ce que vous ne le voyez pas? On m'avait envoyée acheter une cruche d'huile : j'ai fait un faux pas, je suis tombée, ma cruche s'est cassée, et voilà l'huile dont elle était pleine... » Dans ce moment survinrent les petits enfants de cette femme, ils étaient presque nus, et les mauvais vêtements de leur mère montraient toute la misère de la famille; et la mère et les enfants se mirent à crier. Tel que vous me voyez, il en fallait dix fois moins pour me toucher; mes entrailles s'émurent de compassion, les larmes me vinrent aux yeux. Je demandai à cette femme, d'une voix entrecoupée, pour combien il y en avait d'huile dans sa cruche? « Pour combien? me répondit-elle en levant les mains en haut. Pour neuf francs, pour plus que je ne saurais

gagner en un mois... » A l'instant, déliant sa bourse et lui jetant deux gros écus : « Tenez, ma bonne, lui dis-je, en voilà douze... » et, sans attendre ses remerciements, je repris le chemin du village.

LE MAÎTRE

Jacques, vous faites là une belle chose.

JACQUES

Je fis une sottise, ne vous déplaie. Je ne fus pas à cent pas du village que je me le dis; je ne fus pas à moitié chemin que je me le dis bien mieux; arrivé chez mon chirurgien, le gousset vide, je le sentis bien autrement.

LE MAÎTRE

Tu pourrais bien avoir raison, et mon éloge être aussi déplacé que ta commisération... Non, non, Jacques, je persiste dans mon premier jugement, et c'est l'oubli de ton propre besoin qui fait le principal mérite de ton action. J'en vois les suites : tu vas être exposé à l'inhumanité de ton chirurgien et de sa femme; ils te chasseront de chez eux; mais quand tu devrais mourir à leur porte sur un fumier, sur ce fumier tu serais satisfait de toi.

JACQUES

Mon maître, je ne suis pas de cette force-là. Je m'acheminai cahin-caha; et, puisqu'il faut vous l'avouer, regrettant mes deux gros écus, qui n'en étaient pas moins donnés, et gâtant par mon regret l'œuvre que j'avais faite. J'étais à une égale distance des deux villages, et le jour était tout à fait tombé, lorsque trois bandits sortirent d'entre les broussailles qui bordaient le

chemin, se jettent sur moi, me renversent à terre, me fouillent, et sont étonnés de me trouver aussi peu d'argent que j'en avais. Ils avaient compté sur une meilleure proie; témoins de l'aumône que j'avais faite au village, ils avaient imaginé que celui qui peut se des-saisir aussi lestement d'un demi-louis, devait en avoir encore une vingtaine. Dans la rage de voir leur espérance trompée et de s'être exposés à avoir les os brisés sur un échafaud pour une poignée de sous marqués, si je les dénonçais, s'ils étaient pris et que je les reconnusse, ils balancèrent un moment s'ils ne m'assassinaient pas. Heureusement ils entendirent du bruit; ils s'enfuirent, et j'en fus quitte pour quelques contusions que je me fis en tombant et que je reçus tandis qu'on me volait. Les bandits éloignés, je me retirai; je regagnai le village comme je pus; j'y arrivai à deux heures de nuit, pâle, défait, la douleur de mon genou fort accrue et souffrant en différents endroits des coups que j'avais remboursés. Le docteur... Mon maître, qu'avez-vous? Vous serrez les dents, vous vous agitez comme si vous étiez en présence d'un ennemi.

LE MAÎTRE

J'y suis, en effet; j'ai l'épée à la main; je fonde sur tes voleurs et je te venge. Dis-moi comment celui qui a écrit le grand rouleau a pu écrire que telle serait la récompense d'une action généreuse? Pourquoi moi, qui ne suis qu'un misérable composé de défauts, je prends ta défense, ta...dis que lui qui t'a vu tranquillement attaqué, renversé, maltraité, foulé aux pieds, lui qu'on dit être l'assemblage de toutes perfections!...

JACQUES

Mon maître, paix. paix : ce que vous dites là sent le fagot en diable.

LE MAÎTRE

Qu'est-ce que tu regardes ?

JACQUES

Je regarde s'il n'y a personne autour de nous qui vous ait entendu... Le docteur me tâta le pouls et me trouva de la fièvre. Je me couchai sans parler de mon aventure, rêvant sur mon grabat, ayant affaire à deux âmes... Dieu ! quelles âmes ! n'ayant pas le sou, et pas le moindre doute que le lendemain, à mon réveil, on n'exigeât le prix dont nous étions convenus par jour.

En cet endroit, le maître jeta ses bras autour du cou de son valet, en s'écriant : « Mon pauvre Jacques, que vas-tu faire ? Que vas-tu devenir ? Ta position m'effraye. »

JACQUES

Mon maître, rassurez-vous, me voilà.

LE MAÎTRE

Je n'y pensais pas ; j'étais à demain, à côté de toi, chez le docteur, au moment où tu t'éveilles, et où l'on vient te demander de l'argent.

JACQUES

Mon maître, on ne sait de quoi se réjouir, ni de quoi s'affliger, dans la vie. Le bien amène le mal, le mal amène le bien. Nous marchons dans la nuit au-dessous de ce qui est écrit là-haut, également insensés dans nos souhaits, dans notre joie et dans notre affliction. Quand je pleure, je trouve souvent que je suis un sot.

LE MAÎTRE

Et quand tu ris ?

JACQUES

Je trouve encore que je suis un sot ; cependant je ne puis m'empêcher de pleurer ni de rire ; et c'est ce qui me fait enrager. J'ai cent fois essayé... Je ne fermai pas l'œil de la nuit...

LE MAÎTRE

Non, non, dis-moi ce que tu as essayé.

JACQUES

De me moquer de tout. Ah ! si j'avais pu y réussir !

LE MAÎTRE

A quoi cela t'aurait-il servi ?

JACQUES

A me délivrer de souci, à n'avoir plus besoin de rien, à me rendre parfaitement maître de moi, à me trouver aussi bien la tête contre une borne, au coin de la rue, que sur un bon oreiller. Tel je suis quelquefois ; mais le diable est que cela ne dure pas, et que, dur et ferme comme un rocher dans les grandes occasions, il arrive souvent qu'une petite contradiction, une bagatelle me déferre ; c'est à se donner des soufflets. J'y ai renoncé ; j'ai pris le parti d'être comme je suis ; et j'ai vu, en y pensant un peu, que cela revenait presque au même, en ajoutant : Qu'importe comme on soit ? C'est une autre résignation plus facile et plus commode.

LE MAÎTRE

Pour plus commode, cela est sûr.

JACQUES

Dès le matin, le chirurgien tira mes rideaux et me dit : « Allons, l'ami, votre genou ; car il faut que j'aille au loin.

Docteur, lui dis-je d'un ton douloureux, j'ai sommeil.

— Tant mieux ! c'est bon signe.

— Laissez-moi dormir, je ne me soucie pas d'être pansé.

— Il n'y a pas grand inconvénient à cela, dormez... »

Cela dit, il referme mes rideaux ; et je ne dors pas. Une heure après, la doctoresse tira mes rideaux et me dit : « Allons, l'ami, prenez votre rôtie au sucre.

— Madame la doctoresse, lui répondis-je d'un ton douloureux, je ne me sens pas d'appétit.

— Mangez, mangez, vous n'en payerez ni plus ni moins.

— Je ne veux pas manger.

— Tant mieux ! ce sera pour mes enfants et pour moi. »

Et cela dit, elle referme mes rideaux, appelle ses enfants, et les voilà qui se mettent à dépêcher ma rôtie au sucre.

Lecteur, si je faisais ici une pause, et que je reprisse l'histoire de l'homme à une seule chemise, parce qu'il n'avait qu'un corps à la fois, je voudrais bien savoir ce que vous en penseriez ? Que je me suis fourré dans une *impasse* à la Voltaire¹, ou vulgairement dans un cul-

1. « Comment a-t-on pu donner, dit Voltaire dans son *Dictionnaire phil. sophique*, le nom de *cul-de-sac* à l'*angiportus* des Romains ? Les Italiens ont pris le nom d'*angiporto* pour signifier

de-sac, d'où je ne sais comment sortir, et que je me jette dans un conte fait à plaisir, pour gagner du temps et chercher quelque moyen de sortir de celui que j'ai commencé. Eh bien ! lecteur, vous vous abusez de tout point. Je sais comment Jacques sera tiré de sa détresse, et ce que je vais vous dire de Gousse, l'homme à une seule chemise à la fois, parce qu'il n'avait qu'un corps à la fois, n'est point du tout un conte.

C'était un jour de Pentecôte, le matin, que je reçus un billet de Gousse, par lequel il me suppliait de le visiter dans une prison où il était confiné. En m'habillant, je rêvais à son aventure; et je pensais que son tailleur, son boulanger, son marchand de vin ou son hôte avaient obtenu et mis à exécution contre lui une prise de corps. J'arrive, et je le trouve faisant chambre commune avec d'autres personnages d'une figure omineuse. Je lui demandai ce que c'étaient que ces gens-là.

strada senza uscita. On lui donnait autrefois chez nous le nom d'*impasse*, qui est expressif et sonore. C'est une grossièreté énorme que le mot de *cul-de-sac* ait prévalu. »

On lit encore dans une lettre de Voltaire aux Parisiens (cette lettre, qui précède l'Avertissement de la comédie de *l'Ecossoise*, est écrite contre l'auteur de *l'Année littéraire*) : « J'appelle *impasse*, Messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac*. Je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac. Je vous prie de vous servir du mot *impasse*, qui est noble, sonore, intelligent, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur Fréron, ci-devant Jésuite. »

Le Breton, imprimeur de *l'Almanach royal*, s'étant servi du mot de *cul-de-sac* en donnant l'adresse de quelques personnages, Voltaire s'écrie encore, dans le *Prologue de la guerre civile de Genève* : « Comment peut-on dire qu'un grave président demeure dans un cul ? Passe encore pour Fréron : on peut habiter le lieu de sa naissance; mais un président, un conseiller ! Fil monsieur Le Breton; corrigez-vous, servez-vous du mot *impasse*, qui est le mot propre; l'expression ancienne est *impasse*. » Bn.)

« Le vieux, que vous voyez avec ses lunettes sur le nez, est un homme adroit qui sait supérieurement le calcul et qui cherche à faire cadrer les registres qu'il copie avec ses comptes. Cela est difficile, nous en avons causé, mais je ne doute point qu'il n'y réussisse.

— Et cet autre ?

— C'est un sot.

— Mais encore ?

— Un sot, qui avait inventé une machine à contrefaire les billets publics, mauvaise machine, machine vicieuse qui pêche par vingt endroits.

— Et ce troisième, qui est vêtu d'une livrée et qui joue de la basse ?

— Il n'est ici qu'en attendant ; ce soir peut-être ou demain matin, car son affaire n'est rien, il sera transféré à Bicêtre.

— Et vous ?

— Moi : mon affaire est moindre encore. »

Après cette réponse, il se lève, pose son bonnet sur le lit, et à l'instant ses trois camarades de prison disparaissent. Quand j'entrai, j'avais trouvé Gousse en robe de chambre, assis à une petite table, traçant des figures de géométrie et travaillant aussi tranquillement que s'il eût été chez lui. Nous voilà seuls. « Et vous que faites-vous ici ?

— Moi, je travaille, comme vous voyez.

— Et qui vous y a fait mettre ?

— Moi.

— Comment, vous ?

— Oui, moi, Monsieur.

— Et comment vous y êtes-vous pris ?

— Comme je m'y serais pris avec un autre. Je me suis fait un procès à moi-même ; je l'ai gagné, et en

conséquence la sentence que j'ai obtenue contre moi et du décret qui s'en est suivi, j'ai été appréhendé et conduit ici.

— Êtes-vous fou ?

— Non, Monsieur; je vous dis la chose telle qu'elle est.

— Ne pourriez-vous pas vous faire un autre procès à vous-même, le gagner, et, en conséquence d'une autre sentence et d'un autre décret, vous faire élargir ?

— Non, Monsieur. »

Gousse avait une servante jolie, et qui lui servait de moitié plus souvent que la sienne. Ce partage inégal avait troublé la paix domestique. Quoique rien ne fût plus difficile que de tourmenter cet homme, celui de tous qui s'épouvantait le moins du bruit, il prit le parti de quitter sa femme et de vivre avec sa servante. Mais toute sa fortune consistait en meubles, en machines, en dessins, en outils et autres effets mobiliers; et il aimait mieux laisser sa femme toute nue que de s'en aller les mains vides; en conséquence, voici le projet qu'il conçut. Ce fut de faire des billets à sa servante, qui en poursuivrait le paiement et obtiendrait la saisie et la vente de ses effets, qui iraient au pont Saint-Michel dans le logement où il se proposait de s'installer avec elle. Il est enchanté de l'idée, il fait les billets, il s'assigne, il a deux procureurs, le voilà courant chez l'un et chez l'autre, se poursuivant lui-même avec toute la vivacité possible, s'attaquant bien, se défendant mal; le voilà condamné à payer sous les peines portées par la loi; le voilà s'emparant en idée de tout ce qu'il pouvait y avoir dans sa maison; mais il n'en fut pas tout à fait ainsi. Il avait affaire à une coquine très rusée qui, au lieu de le faire exécuter dans ses meubles, se jeta sur sa personne, le fit prendre et mettre en prison; en

sorte que quelques bizarres que fussent ses réponses énigmatiques qu'il m'avait faites, elles n'en étaient pas moins vraies.

Tandis que je vous faisais cette histoire, que vous prendrez pour un conte... — Et celle de l'homme à la livrée qui raclait de la basse? — Lecteur, je vous la promets; d'honneur, vous ne la perdrez pas; mais permettez que je revienne à Jacques et à son maître. Jacques et son maître avaient atteint le gîte où ils avaient la nuit à passer. Il était tard; la porte de la ville était fermée, et ils avaient été obligés de s'arrêter dans le faubourg. Là, j'entends un vacarme... — Vous entendez! Vous n'y étiez pas; il ne s'agit pas de vous. — Il est vrai. Eh bien! Jacques... son maître... On entend un vacarme effroyable. Je vois deux hommes... — Vous ne voyez rien; il ne s'agit pas de vous, vous n'y étiez pas. — Il est vrai. Il y avait deux hommes à table, causant assez tranquillement à la porte de la chambre qu'ils occupaient; une femme, les deux poings sur les côtés, leur vomissait un torrent d'injures, et Jacques essayait d'apaiser cette femme, qui n'écoutait non plus ses remontrances pacifiques que les deux personnages à qui elle s'adressait ne faisaient attention à ses invectives. « Allons, ma bonne, lui disait Jacques, patience, remettez-vous; voyons, de quoi s'agit-il? Ces messieurs me semblent d'honnêtes gens.

— Eux, d'honnêtes gens! Ce sont des brutaux, des gens sans pitié, sans humanité, sans aucun sentiment. Eh! quel mal leur faisait cette pauvre Nicole pour la maltraiter ainsi? Elle en sera peut-être estropiée pour le reste de sa vie.

— Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous le croyez.

— Le coup a été effroyable, vous dis-je; elle en sera estropiée.

— Il faut voir; il faut envoyer chercher le chirurgien.

— On y est allé.

— La faire mettre au lit.

— Elle y est, et pousse des cris à fendre le cœur. Ma pauvre Nicole!... »

Au milieu de ces lamentations, on sonnait d'un côté, et l'on criait : « Notre hôtesse! du vin... » Elle répondait : « On y va. » On sonnait d'un autre côté, et l'on criait : « Notre hôtesse! du linge. » Elle répondait : « On y va. — Les côtelettes et le canard! — On y va. — Un pot à boire, un pot de chambre! — On y va, on y va. » Et d'un autre coin du logis un homme forcené criait : « Maudit bavard! enragé bavard! de quoi te mêles-tu? As-tu résolu de me faire attendre jusqu'à demain? Jacques! Jacques! »

L'hôtesse, un peu remise de sa douleur et de sa fureur, dit à Jacques : « Monsieur, laissez-moi, vous êtes trop bon.

— Jacques! Jacques!

— Courez vite. Ah! si vous saviez tous les malheurs de cette pauvre créature!...

— Jacques! Jacques!

— Allez donc, c'est, je crois, votre maître qui vous appelle.

— Jacques! Jacques! »

C'était en effet le maître de Jacques qui s'était déshabillé seul, qui se mourait de faim et qui s'impatientait de n'être pas servi. Jacques monta, et un moment après Jacques, l'hôtesse, qui avait vraiment l'air abattu : « Monsieur, dit-elle au maître de Jacques, mille pardons; c'est qu'il y a des choses dans la vie

qu'on ne saurait digérer. Que voulez-vous ? J'ai des poulets, des pigeons, un rable de lièvre excellent, des lapins : c'est le canton des bons lapins. Aimeriez-vous mieux un oiseau de rivière ? » Jacques ordonna le souper de son maître comme pour lui, selon son usage. On servit, et tout en dévorant, le maître disait à Jacques : Eh ! que diable faisais-tu là-bas ?

JACQUES

Peut-être bien, peut-être mal ; qui le sait ?

LE MAÎTRE

Et quel bien ou quel mal faisais-tu là-bas ?

JACQUES

J'empêchais cette femme de se faire assommer elle-même par deux hommes qui sont là-bas et qui ont cassé tout au moins un bras à sa servante.

LE MAÎTRE

Et peut-être ç'aurait été pour elle un bien que d'être assommée...

JACQUES

Par dix raisons meilleures les unes que les autres. Un des plus grands bonheurs qui me soient arrivés de ma vie, à moi qui vous parle...

LE MAÎTRE

C'est d'avoir été assommé ?... A boire.

JACQUES

Oui, Monsieur, assommé, assommé sur le grand chemin, la nuit ; en revenant du village, comme je vous

le disais, après avoir fait, selon moi, la sottise; selon vous, la belle œuvre de donner ...c... argent.'

LE MAÎTRE

Je me rappelle... A boire... Et l'origine de la querelle que tu apaisais là-bas, et du mauvais traitement fait à la fille où à la servante de l'hôtesse?

JACQUES

Ma foi, je l'ignore.

LE MAÎTRE

Tu ignores le fond d'une affaire, et tu t'en mêles! Jacques, cela n'est ni selon la prudence, ni selon la justice, ni selon les principes... A boire...

JACQUES

Je ne sais ce que c'est que des principes, sinon des règles qu'on prescrit aux autres pour soi. Je pense d'une façon, et je ne saurais m'empêcher de faire d'une autre. Tous les sermons ressemblent aux préambules des édits du roi; tous les prédicateurs voudraient qu'on pratiquât leurs leçons, parce que nous nous en trouverions mieux peut-être; mais eux à coup sûr... La vertu...

LE MAÎTRE

La vertu, Jacques, c'est une bonne chose; les méchants et les bons en disent du bien... A boire...

JACQUEE

Car ils y trouvent les uns et les autres leur compte.

LE MAÎTRE

Et comment fût-ce un si grand bonheur pour toi d'être assommé?

JACQUES

Il est tard, vous avez bien soupé et moi aussi; nous sommes fatigués tous les deux; croyez-moi, couchons-nous.

LE MAÎTRE

Cela ne se peut, et l'hôtesse nous doit encore quelque chose. En attendant, reprends l'histoire de tes amours.

JACQUES

Où en étais-je? Je vous prie, mon maître, pour cette fois-ci, et pour toutes les autres, de me remettre sur la voie.

LE MAÎTRE

Je m'en charge, et, pour entrer dans ma fonction de souffleur, tu étais dans ton lit, sans argent, fort empêché de ta personne, tandis que la doctoresse et ses enfants mangeaient ta rôtie au sucre.

JACQUES

Alors on entendit un carrosse s'arrêter à la porte de la maison. Un valet entre et demande : « N'est-ce pas ici que loge un pauvre homme, un soldat qui marche avec une béquille, qui revint hier soir du village prochain.

— Oui, répondit la doctoresse, que lui voulez-vous ?

— Le prendre dans ce carrosse et l'amener avec nous.

— Il est dans ce lit; tirez les rideaux et parlez-lui. »

Jacques en était là, lorsque l'hôtesse entra et leur dit : Que voulez-vous pour dessert ?

LE MAÎTRE

Ce que vous avez.

L'hôtesse, sans se donner la peine de descendre, cria de la chambre : « Nanon, apportez des fruits, des biscuits, des confitures... »

A ce mot de Nanon, Jacques dit à part lui : « Ah ! c'est sa fille qu'on a maltraitée, on se mettrait en colère à moins... »

Et le maître dit à l'hôtesse : « Vous étiez bien fâchée tout à l'heure ? »

L'HÔTESSE

Et qui est-ce qui ne se fâcherait pas ? La pauvre créature ne leur avait rien fait ; elle était à peine entrée dans leur chambre que je l'entends jeter des cris, mais des cris... Dieu merci ! je suis un peu rassurée ; le chirurgien prétend que ce ne sera rien ; elle a cependant deux énormes contusions, l'une à la tête, l'autre à l'épaule.

LE MAÎTRE

Y a-t-il longtemps que vous l'avez ?

L'HÔTESSE

Une quinzaine au plus. Elle avait été abandonnée à la poste voisine.

LE MAÎTRE

Comment, abandonnée !

L'HÔTESSE

Eh, mon Dieu, oui ! C'est qu'il y a des gens qui sont plus durs que des pierres. Elle a pensé être noyée en

passant la rivière qui coule ici près; elle est arrivée ici comme par miracle, et je l'ai reçue par charité.

LE MAÎTRE

Quel âge a-t-elle?

L'HÔTESSE

Je lui crois plus d'un an et demi...

A ce mot, Jacques part d'un éclat de rire et s'écrie :
C'est une chienne!

L'HÔTESSE

La plus jolie bête du monde : je ne donnerais pas ma Nicole pour dix louis. Ma pauvre Nicole!

LE MAÎTRE

Madame a le cœur tendre¹.

L'HÔTESSE

Vous l'avez dit, je tiens à mes bêtes et mes gens.

LE MAÎTRE

C'est fort bien fait. Et qui sont ceux qui ont si fort maltraité votre Nicole?

L'HÔTESSE

Deux bourgeois de la ville prochaine. Ils se parlent à l'oreille; ils s'imaginent qu'on ne sait ce qu'ils disent et qu'on ignore leur aventure. Il n'y a pas plus de trois heures qu'ils sont ici, et il ne me manque pas un mot de toute leur affaire. Elle est plaisante; et si vous n'étiez

1. VARIANTES : « bon. »

pas plus pressé de vous coucher que moi, je vous la raconterais tout comme leur domestique l'a dite à ma servante qui s'est trouvée par hasard être sa payse, qui l'a redite à mon mari, qui l'a redite. La belle-mère du plus jeune des deux a passé par ici il n'y a pas plus de trois mois ; elle s'en allait assez malgré elle dans un couvent de province où elle n'a pas fait de vieux os ; elle y est morte ; et voilà pourquoi nos deux jeunes gens sont en deuil... Mais voilà que, sans m'en apercevoir, j'enfile leur histoire. Bonsoir, Messieurs, et bonne nuit. Vous avez trouvé le vin bon ?

LE MAÎTRE

Très bon.

L'HÔTESSE

Vous avez été contents de votre souper ?

LE MAÎTRE

Très contents. Vos épinards étaient un peu salés.

L'HÔTESSE

J'ai quelquefois la main lourde. Vous serez bien couchés, et dans des draps de lessive ; ils ne servent jamais ici deux fois.

Cela dit, l'hôtesse se retira, et Jacques et son maître se mirent au lit en riant du quiproquo qui leur avait fait prendre une chienne pour la fille ou la servante de la maison, et de la passion de l'hôtesse pour une chienne perdue qu'elle possédait depuis quinze jours. Jacques dit à son maître, en attachant le serre-tête à son bonnet de nuit : « Je gagerais bien que de tout ce qui a vie dans l'auberge, cette femme n'aime qu'à sa Nicole. »

Son maître lui répondit : « Cela se peut. Jacques ; mais dormons.

Tandis que Jacques et son maître reposent, je vais m'acquitter de ma promesse, par le récit de l'homme de la prison, qui raclait de la basse, ou plutôt de son camarade, le sieur Gousse.

« Ce troisième, me dit-il, est un intendant de grande maison. Il était devenu amoureux d'une pâtissière de la rue de l'Université. Le pâtissier était un homme qui regardait de plus près à son four qu'à la conduite de sa femme. Si ce n'était pas sa jalousie, c'était son assiduité qui gênait nos deux amants. Que firent-ils pour se délivrer de cette contrainte ? L'intendant présenta à son maître un placet où le pâtissier était traduit comme un homme de mauvaises mœurs, un ivrogne qui ne sortait pas de la taverne, un brutal qui battait sa femme, la plus honnête et la plus malheureuse des femmes. Sur ce placet il obtint une lettre de cachet, et cette lettre de cachet, qui disposait de la liberté du mari, fut mise entre les mains d'un exempt, pour l'exécuter sans délai. Il arriva par hasard que cet exempt était l'ami du pâtissier. Ils allaient de temps en temps chez le marchand de vin ; le pâtissier fournissait les petits pâtés, l'exempt payait la bouteille. Celui-ci, muni de la lettre de cachet, passe devant la porte du pâtissier, et lui fait le signe convenu. Les voilà tous les deux occupés à manger et à arroser les petits pâtés ; et l'exempt demandant à son camarade comment allait son commerce ?

« — Fort bien.

« — S'il n'avait aucune mauvaise affaire ?

« — Aucune.

« — S'il n'avait point d'ennemi ?

« — Il ne s'en connaissait pas.

« — Comment il vivait avec ses parents, ses voisins, sa femme ?

« — En amitié et en paix.

« — D'où peut donc venir, ajouta l'exempt, l'ordre que j'ai de t'arrêter ? Si je faisais mon devoir, je te mettrais la main au collet, il y aurait là un carrosse tout près, et je te conduirais au lieu prescrit par cette lettre de cachet. Tiens, lis... »

« Le pâtissier lut et pâlit. L'exempt lui dit : « Rassure-toi, avisons seulement ensemble à ce que nous avons de mieux à faire pour ma sûreté et pour la tienne. Qui est-ce qui fréquente chez toi ?

« — Personne.

« — Ta femme est coquette et jolie.

« — Je la laisse faire à sa tête.

« — Personne ne la couche-t-il en joue ?

« — Ma foi non, si ce n'est un certain intendant qui vient quelquefois lui serrer les mains et lui débiter des sornettes ; mais c'est dans ma boutique, devant moi, en présence de mes garçons, et je crois qu'il ne se passe rien entre eux qui ne soit en tout bien et en tout honneur.

« — Tu es un bon homme !

« — Cela se peut ; mais le mieux de tout point est de croire sa femme honnête, et c'est ce que je fais.

« — Et cet intendant, à qui est-il ?

« — A M. de Saint-Florentin ¹

« — Et de quels bureaux crois-tu que vienne la lettre de cachet ?

1. Saint-Florentin (Phelipeaux de la Vrillière, comte de), fils de Louis Phelipeaux de la Vrillière, a été ministre au département du clergé depuis 1748 jusqu'en 1757, en survivance de son père, qui avait occupé le même ministère de 1718 à 1748. (Br.)

« — Des bureaux de M. de Saint-Florentin, peut-être.

« — Tu l'as dit.

« — Oh ! manger ma pâtisserie, baiser ma femme et me faire enfermer, cela est trop noir, et je ne saurais le croire !

« — Tu es un bon homme ! Depuis quelques jours, comment trouves-tu ta femme ?

« — Plutôt triste que gaie.

« — Et l'intendant, y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu ?

« — Hier, je crois ; oui, c'était hier.

« — N'as-tu rien remarqué ?

« — Je suis fort peu remarquable ; mais il m'a semblé qu'en se séparant ils se faisaient quelques signes de la tête, comme quand l'un dit oui et que l'autre dit non.

« — Quelle était la tête qui disait oui ?

« — Celle de l'intendant.

« — Ils sont innocents ou ils sont complices. Écoute, mon ami, ne rentre pas chez toi ; sauve-toi en quelque lieu de sûreté, au Temple, dans l'Abbaye ¹, où tu voudras, et cependant laisse-moi faire ; surtout souviens-toi bien...

« — De ne me pas montrer et de me taire.

« — C'est cela. »

« Au même moment, la maison du pâtissier est entourée d'espions. Des mouchards, sous toutes sortes de vêtements, s'adressent à la pâtissière, et lui demandent son mari : elle répond à l'un qu'il est malade, à un

1. Le Temple, l'Abbaye étaient encore à cette époque lieux d'asile soustraits à la juridiction régulière.

autre qu'il est parti pour une fête, à un troisième pour une noce. Quand il reviendra ? Elle n'en sait rien.

« Le troisième jour, sur les deux heures du matin, on vient avertir l'exempt qu'on avait vu un homme, le nez enveloppé dans un manteau, ouvrir doucement la porte de la rue et se glisser doucement dans la maison du pâtissier. Aussitôt l'exempt, accompagné d'un commissaire, d'un serrurier, d'un fiacre et de quelques archers, se transporte sur les lieux. La porte est crochétée, l'exempt et le commissaire montent à petit bruit. On frappe à la chambre de la pâtissière : point de réponse ; on frappe encore : point de réponse ; à la troisième fois, on demande du dedans : « Qui est-ce ? »

« — Ouvrez.

« — Qui est-ce ?

« — Ouvrez, c'est de la part du roi.

« — Bon ! disait l'intendant à la pâtissière avec laquelle il était couché ; il n'y a point de danger : c'est l'exempt qui vient pour exécuter son ordre. Ouvrez : « je me nommerai ; il se retirera, et tout sera fini. »

« La pâtissière, en chemise, ouvre et se remet dans son lit.

L'EXEMPT

« Où est votre mari ?

LA PATISSIÈRE

« Il n'y est pas.

L'EXEMPT, écartant le rideau.

« Qui est-ce donc qui est là ?

L'INTENDANT

« C'est moi ; je suis l'intendant de M. de Saint-Florentin.

L'EXEMPT

« Vous mentez, vous êtes le pâtissier, car le pâtissier est celui qui couche avec la pâtissière. Levez-vous, habillez-vous, et suivez-moi. »

« Il fallut obéir ; on le conduisit ici. Le ministre, instruit de la scélératesse de son intendant, a approuvé la conduite de l'exempt, qui doit venir ce soir à la chute du jour le prendre dans cette prison pour le transférer à Bicêtre, où, grâce à l'économie des administrateurs, il mangera son quarteron de mauvais pain, son once de vache, et raclera de sa basse du matin au soir... » Si j'allais aussi mettre ma tête sur un oreiller, en attendant le réveil de Jacques et de son maître ; qu'en pensez-vous ?

Le lendemain, Jacques se leva de grand matin, mit la tête à la fenêtre pour voir quel temps il faisait, vit qu'il faisait un temps détestable, se recoucha, et nous laissa dormir, son maître et moi, tant qu'il nous plut.

Jacques, son maître et les autres voyageurs qui s'étaient arrêtés au même gîte, crurent que le ciel s'éclaircirait sur le midi ; il n'en fut rien ; et la pluie de l'orage ayant gonflé le ruisseau qui séparait le faubourg de la ville, au point qu'il eût été dangereux de le passer, tous ceux dont la route conduisait de ce côté prirent le parti de perdre une journée, et d'attendre. Les uns se mirent à causer ; d'autres à aller et venir, à mettre le nez à la porte, à regarder le ciel, et à rentrer en jurant et frappant du pied ; plusieurs à politiquer et à boire ; beaucoup à jouer ; le reste à fumer, à dormir et à ne rien faire. Le maître dit à Jacques : « J'espère que

Jacques va reprendre le récit de ses amours, et que le ciel, qui veut que j'aie la satisfaction d'en entendre la fin, nous retient ici par le mauvais temps.

JACQUES

Le ciel qui veut ! On ne sait jamais ce que le ciel veut ou ne veut pas, et il n'en sait peut-être rien lui-même. Mon pauvre capitaine, qui n'est plus, me l'a répété cent fois ; et plus j'ai vécu, plus j'ai reconnu qu'il avait raison... A vous, mon maître.

LE MAÎTRE

J'entends. Tu en étais au carrosse et au valet, à qui la doctoresse a dit d'ouvrir ton rideau et de te parler.

JACQUES

Ce valet s'approche de mon lit, et me dit : « Allons, camarade, debout, habillez-vous et partons. » Je lui répondis d'entre les draps et la couverture dont j'avais la tête enveloppée, sans le voir, sans en être vu : « Camarade, laissez-moi dormir et partez. » Le valet me réplique qu'il a des ordres de son maître, et qu'il faut qu'il les exécute.

« Et votre maître qui ordonne d'un homme qu'il ne connaît pas, a-t-il ordonné de payer ce que je dois ici ?

— C'est une affaire faite. Dépêchez-vous, tout le monde vous attend au château, où je vous réponds que vous serez mieux qu'ici, si la suite répond à la curiosité qu'on a de vous voir. »

Je me laisse persuader ; je me lève, je m'habille, on me prend sous les bras. J'avais fait mes adieux à la doctoresse, et j'allais monter en carrosse, lorsque cette femme, s'approchant de moi, me tire par la manche, et

me prie de passer dans un coin de la chambre, qu'elle avait un mot à me dire. « Là, notre ami, ajouta-t-elle, vous n'avez point, je crois, à vous plaindre de nous; le docteur vous a sauvé une jambe, moi, je vous ai bien soigné, et j'espère qu'au château vous ne nous oublierez pas.

— Qu'y pourrais-je pour vous?

— Demander que ce fût mon mari qui vint pour vous y panser; il y a du monde là! C'est la meilleure pratique du canton; le seigneur est un homme généreux, on est grassement payé; il ne tiendrait qu'à vous de faire notre fortune. Mon mari a bien tenté à plusieurs reprises de s'y fourrer, mais inutilement.

— Mais, madame la docteresse, n'y a-t-il pas un chirurgien du château?

— Assurément!

— Et si cet autre était votre mari, seriez-vous bien aise qu'on le desservît et qu'il fût expulsé?

— Ce chirurgien est un homme à qui vous ne devez rien, et je crois que vous devez quelque chose à mon mari: si vous allez à deux pieds comme ci-devant, c'est son ouvrage.

— Et parce que votre mari m'a fait du bien, il faut que je fasse du mal à un autre? Encore si la place était vacante...»

Jacques allait continuer, lorsque l'hôtesse entra, tenant entre ses bras Nicole emmaillotée, la baisant, la plaissant, la caressant, lui parlant comme à son enfant: « Ma pauvre Nicole, elle n'a eu qu'un cri de toute la nuit. Et vous, Messieurs, avez-vous bien dormi? »

LE MAÎTRE

Très bien.

L'HÔTESSE

Le temps est pris de tous côtés.

JACQUES

Nous en sommes assez fâchés.

L'HÔTESSE

Ces messieurs vont-ils loin?

JACQUES

Nous n'en savons rien.

L'HÔTESSE

Ces messieurs suivent quelqu'un?

JACQUES

Nous ne suivons personne.

L'HÔTESSE

Ils vont, ou ils s'arrêtent, selon les affaires qu'ils ont sur la route?

JACQUES

Nous n'en avons aucune.

L'HÔTESSE

Ces messieurs voyagent pour leur plaisir?

JACQUES

Ou pour leur peine.

L'HÔTESSE

Je souhaite que ce soit le premier.

JACQUES

Votre souhait n'y est pas un zeste ; ce sera selon qu'il est écrit là-haut.

L'HÔTESSE

Où c'est un mariage ?

JACQUES

Peut-être que oui, peut-être que non.

L'HÔTESSE

Messieurs, prenez-y garde. Cet homme qui est là-bas, et qui a si rudement traité ma pauvre Nicole, en a fait un bien saugrenu... Viens, ma pauvre bête ; viens que je te baise ; je te promets que cela ne m'arrivera plus. Voyez comme elle tremble de tous ses membres !

LE MAÎTRE

Et qu'a donc de si singulier le mariage de cet homme ?

A cette question du maître de Jacques, l'hôtesse dit : « J'entends du bruit là-bas, je vais donner mes ordres, et je reviens vous conter tout cela... » Son mari, las de crier : « Ma femme, ma femme », monte, et avec lui son compère qu'il ne voyait pas. L'hôte dit à sa femme : « Eh ! que diable faites-vous là?... » Puis se retournant et apercevant son compère : « M'apportez-vous de l'argent ? »

LE COMPÈRE

Non, compère : vous savez bien que je n'en ai point.

L'HÔTE

Tu n'en as point ? je saurai bien en faire avec ta

charrue, tes chevaux, tes bœufs et ton lit. Comment, gredin !...

LE COMPÈRE

Je ne suis pas un gredin.

L'HÔTE

Et qui es-tu donc ? Tu es dans la misère, tu ne sais où prendre de quoi ensemençer tes champs ; ton propriétaire, las de te faire des avances, ne te veut plus rien donner. Tu viens à moi ; cette femme intercède ; cette maudite bavarde, qui est la cause de toutes les sottises de ma vie, me résout à te prêter ; je te prête ; tu promets de me rendre ; tu me manques dix fois. Oh ! je te promets, moi, que je ne te manquerai pas. Sors d'ici...

Jacques et son maître se préparaient à plaider pour ce pauvre diable ; mais l'hôtesse, en posant le doigt sur sa bouche, leur fit signe de se taire.

L'HÔTE

Sors d'ici.

LE COMPÈRE

Compère, tout ce que vous dites est vrai ; il l'est aussi que les huissiers sont chez moi, et que dans un moment nous serons réduits à la besace, ma fille, mon garçon et moi.

L'HÔTE

C'est le sort que tu mérites. Qu'es-tu venu faire ici ce matin ? Je quitte le remplissage de mon vin, je remonte de ma cave et je ne te trouve point. Sors d'ici, te dis-je.

LE COMPÈRE

Compère, j'étais... ; j'ai craint la réception que vous me faites ; je m'en suis retourné ; et je m'en vais.

L'HÔTE

Tu feras bien.

LE COMPÈRE

Voilà donc ma pauvre Marguerite, qui est si sage et si jolie, qui s'en ira en condition à Paris ?

L'HÔTE

En condition à Paris ! Tu en veux donc faire une malheureuse ?

LE COMPÈRE

Ce n'est pas moi qui le veux ; c'est l'homme dur à qui je parle.

L'HÔTE

Moi, un homme dur ! Je ne le suis point ; je ne le fus jamais ; et tu le sais bien.

LE COMPÈRE

Je ne suis plus en état de nourrir ma fille ni mon garçon ; ma fille servira, mon garçon s'engagera.

L'HÔTE

Et c'est moi qui en serais la cause ! Cela ne sera pas. Tu es un cruel homme ; tant que je vivrai tu seras mon supplice. Ça, voyons ce qu'il te faut.

LE COMPÈRE

Il ne me faut rien. Je suis désolé de vous devoir ; et je ne vous devrai de ma vie. Vous faites plus de mal

par vos injures que de bien par vos services. Si j'avais de l'argent, je vous le jetterais au visage ; mais je n'en ai point. Ma fille deviendra tout ce qu'il plaira à Dieu ; mon garçon se fera tuer s'il le faut ; moi, je mendierai, mais ce ne sera pas à votre porte. Plus, plus d'obligations à un vilain homme comme vous. Empoche bien l'argent de mes bœufs, de mes chevaux et de mes ustensiles : grand bien vous fasse. Vous êtes né pour faire des ingrats, et je ne veux pas l'être. Adieu.

L'HÔTE

Ma femme, il s'en va ; arrête-le donc.

L'HÔTESSE

Allons, compère, avisons au moyen de vous secourir.

LE COMPÈRE

Je ne veux point de ses secours, ils sont trop chers...

L'hôte répétait tout bas à sa femme : « Ne le laisse pas aller, arrête-le donc. Sa fille à Paris ! son garçon à l'armée ! lui à la porte de la paroisse ! je ne saurais souffrir cela. »

Cependant sa femme faisait des efforts inutiles ; le paysan, qui avait de l'âme, ne voulait rien accepter et se faisait tenir à quatre. L'hôte, les larmes aux yeux, s'adressait à Jacques et à son maître, et leur disait : « Messieurs, tâchez de le fléchir... » Jacques et son maître se mêlèrent de la partie : tous à la fois conjuraient le paysan. Si j'ai jamais vu... — Si vous avez jamais vu ! Mais vous n'y étiez pas. Dites si l'on a jamais vu. — Eh bien ! soit. Si l'on a jamais vu un homme confondu d'un refus, transporté qu'on voulût bien accepter son argent, c'était cet hôte, il embrassait